

1

## Sauvé

*Le 5 mars 1973, Daly City, Californie.*

Je suis en retard. Si je ne termine pas la vaisselle à temps, je n'aurais pas droit à un petit déjeuner. Comme je n'ai pas mangé hier soir, je dois absolument avaler quelque chose. Maman court dans toute la maison en hurlant après mes frères. En l'entendant approcher d'un pas lourd dans le couloir qui mène à la cuisine, je trempe mes mains dans l'eau de rinçage bouillante. J'ai été trop lent. Elle m'a vu avec les doigts à l'air libre.

VLAN ! Maman me frappe au visage et je tombe par terre. C'est la meilleure position

pour encaisser. Si je reste debout, elle prend ça comme un acte de défi, et les coups redoublent. Ou pire, elle me prive de nourriture. Je me relève, le regard fuyant. Elle me crie dans les oreilles.

D'un air craintif, je hoche la tête à ses menaces. Je la supplie intérieurement : *S'il te plaît, j'ai trop faim. Bats-moi, tant que tu veux, mais donne-moi à manger.* Ma nuque heurte le plan de travail après un nouveau coup. La mine défaite, je laisse mes larmes couler sur mes joues alors qu'elle sort de la cuisine comme un ouragan, apparemment contente d'elle-même. Je compte ses pas pour m'assurer qu'elle est bien partie et je pousse un soupir de soulagement. Mon numéro a marché. Malgré les corrections et les punitions, maman n'a pas réussi à me prendre ma volonté de survivre.

J'ai fini la vaisselle, j'enchaîne sur mes autres corvées. En récompense, j'ai droit à un petit déjeuner : les restes de céréales d'un de mes frères. Aujourd'hui, ce sont des Lucky Charms. En fait, juste quelques morceaux qui nagent dans la moitié d'un bol de lait. Mais j'avale le

tout aussi vite que possible, avant que maman ne change d'avis. Ça lui est déjà arrivé. Elle aime se servir de la nourriture comme d'une arme. Elle n'est pas bête, elle ne jette rien. Elle sait que j'irai fouiller dans la poubelle plus tard. Elle connaît la plupart de mes trucs.

Quelques minutes après, je monte dans le vieux break familial. J'ai pris tellement de retard dans le ménage qu'on doit me conduire à l'école. D'habitude, je cours, et j'arrive juste au début de la classe. Ça ne me laisse pas le temps de voler à manger aux autres enfants.

Maman dépose mon frère aîné, mais elle me retient un instant pour me parler de ce qu'elle a prévu pour moi le lendemain. Je passerai la journée chez son frère. Oncle Dan va « s'occuper de moi ». Dans sa bouche, ça sonne comme une menace. Je prends l'air effrayé, comme si j'avais vraiment peur. Mais je connais mon oncle : c'est un homme dur, mais il me traitera mieux qu'elle.

Le break n'est pas complètement à l'arrêt que je me précipite déjà hors de la voiture. Maman

me crie de revenir. J'ai oublié le sac chiffonné qui contient mon déjeuner. Le même menu, depuis trois ans : deux sandwichs au beurre de cacahuète et quelques bâtons de carotte. Avant que je file, elle me rappelle :

— Dis-leur... que tu t'es cogné à une porte.

Puis elle ajoute, sur un ton qu'elle emploie rarement avec moi :

— Bonne journée.

Je regarde ses yeux rouges et gonflés par la gueule de bois d'hier soir. Ses cheveux noirs, autrefois beaux et brillants, s'emmêlent en touffes fatiguées. Elle n'est pas maquillée. Elle a des kilos en trop, et elle le sait. C'est devenu son apparence habituelle.

À cause de mon retard, je me présente à l'administration. La secrétaire aux cheveux gris m'accueille avec le sourire. Quelques instants plus tard, l'infirmière de l'école arrive et me conduit dans son bureau. Je connais la suite. D'abord, elle examine mon visage et mes bras.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à l'œil ? elle demande.

Je hoche la tête d'un air penaude.

— Oh, je me suis cogné à une porte, dans le couloir... accidentellement.

Elle saisit un bloc-notes posé sur un classeur, qu'elle feuillette une page ou deux, puis se penche vers moi pour me montrer le papier.

— Regarde, tu m'as déjà raconté la même chose lundi dernier. Tu t'en souviens ?

Je me dépêche de changer ma version des faits.

— Je jouais au base-ball et j'ai pris un coup de batte. Accidentellement.

Toujours *accidentellement*. Mais l'infirmière n'est pas naïve. Elle me presse chaque fois pour que je dise la vérité et je finis généralement par craquer, même si j'ai le sentiment que je devrais protéger maman.

L'infirmière me dit de ne pas m'inquiéter et me demande de me déshabiller. J'ai l'habitude,

depuis l'an passé. Alors j'obéis sans me faire prier. Ma chemise à manches longues est plus trouée que du gruyère. Je n'en ai pas changé en deux ans. Maman m'oblige à la porter tous les jours, pour m'humilier. L'état de mon pantalon ne vaut pas mieux, et mes chaussures ont des trous. Je peux même voir mon gros orteil quand je le remue. Pendant que je me tiens debout en sous-vêtements, l'infirmière note dans son bloc les marques et les bleus qu'elle trouve sur mon corps. Elle compte les sortes de coupures obliques sur mon visage, au cas où elle en aurait oublié une les fois précédentes. Elle est très consciencieuse. Ensuite, elle me fait ouvrir la bouche pour regarder mes dents, ébréchées à force de chocs contre les carreaux du plan de travail de la cuisine. Elle prend encore quelques notes. Alors qu'elle continue son examen, elle s'attarde sur la vieille cicatrice qui me barre le ventre.

— C'est là qu'elle t'a donné un coup de couteau ? elle demande, la gorge serrée.

— Oui, madame, je réponds.

*Oh, non !* je me dis. *J'ai gaffé...* L'infirmière a dû s'apercevoir de mon trouble. Elle pose son bloc-notes et me prend dans ses bras. *Mon Dieu, elle est si douce.* Je ne veux plus la lâcher. Je veux rester là pour toujours. Je garde les yeux fermés, et pendant quelques instants, rien d'autre n'existe. Elle me tapote la tête. Je tressaille, à cause de la bosse que maman m'a faite ce matin. Puis l'infirmière retire ses bras et quitte la pièce. Je me dépêche de me rhabiller. Elle l'ignore, mais je fais toujours tout le plus vite possible.

Elle revient au bout de quelques minutes, avec M. Hansen, le principal, et deux de mes professeurs, Mlle Woods et M. Ziegler. M. Hansen me connaît bien. Il m'a convoqué dans son bureau plus que n'importe quel autre élève de son école. L'infirmière lui rapporte ce qu'elle a constaté, tandis qu'il parcourt le bloc-notes. Il me soulève le menton. J'ai peur de le regarder dans les yeux, surtout à cause de la manière dont ça se passe avec maman. Je n'ai rien à lui dire. Il y a un an environ, il lui a téléphoné pour lui parler de mes bleus.

À l'époque, il ne se doutait de rien. Pour lui, j'étais le gamin à problèmes qui fauchait de la nourriture. Quand je suis retourné à l'école le lendemain, il a vu les effets d'une bonne correction infligée par maman. Il ne l'a plus jamais appelée.

M. Hansen crie qu'il en a assez. Je suis mort de peur. *Il va prévenir maman !* Mon cerveau s'affole. Je fonds en larmes. Tout mon corps se met à trembler et je marmonne comme un bébé, suppliant le principal de ne pas téléphoner à la maison. Je pleurniche.

— S'il vous plaît. Pas aujourd'hui ! C'est vendredi, vous comprenez ?

M. Hansen me rassure : il ne l'appellera pas. Il me renvoie en classe, et je file directement en cours d'anglais. Mme Woodworth a prévu une interrogation écrite sur l'orthographe des États et de leurs capitales. Je n'ai pas révisé. Je suis plutôt bon élève, mais ces derniers mois, j'ai baissé les bras. L'école a pourtant longtemps été le seul endroit où je pouvais échapper à ma vie de misère.

Quand j'entre dans la salle, les autres enfants se bouchent le nez et me sifflent des insultes. La remplaçante de Mme Woodworth, une femme plus jeune, agite les mains devant son visage. Elle n'a pas l'habitude de mon odeur. À bout de bras, elle me tend ma copie, mais avant que j'aie le temps de m'asseoir au fond, près d'une fenêtre ouverte, on me convoque de nouveau dans le bureau du principal. Toute la classe se moque de moi, le rebut du CM1.

Je cours à l'administration. Ma gorge est à vif, elle me brûle encore du petit « jeu » de maman, hier. La secrétaire me conduit en salle des professeurs. Je suis d'abord surpris par ce que je vois. Devant moi sont réunis autour d'une table mon professeur principal, M. Ziegler, ma professeure de mathématique, Mlle Woods, l'infirmière de l'école, M. Hansen et un policier. Je reste cloué sur place. Je ne sais pas si je dois prendre mes jambes à mon cou ou attendre que le toit s'effondre sur moi. D'un geste de la main, M. Hansen me fait signe d'entrer, alors que la secrétaire referme la porte derrière moi. Je m'assis en tête de table, et je jure que je n'ai rien

volé... aujourd’hui. Des sourires s’esquissent sur les visages déprimés. Je ne sais pas qu’ils sont sur le point de risquer leurs carrières pour moi.

Le policier m’explique que M. Hansen l’a prévenu. Je me sens rapetisser sur ma chaise. Il me demande de lui parler de maman. Je secoue la tête. Non. Trop de gens sont déjà au courant, et elle finira par le découvrir. Une voix douce me calme. Je crois reconnaître Mlle Woods. Elle me rassure. Je prends une profonde inspiration, je me tords les mains et, à contrecœur, je leur parle de maman et de moi.

Puis l’infirmière me demande de me lever et montre ma cicatrice au policier. Sans hésitation, je répète la version de l’accident ; maman ne m’a pas *volontairement* donné un coup de couteau. Je pleure, je déballe tout : maman me punit parce que je suis méchant. J’aimerais qu’on me laisse tranquille. Je me sens si sale en dedans. Après toutes ces années, je sais que personne ne peut rien pour moi.

Au bout de quelques minutes, je sors patienter à la réception. Au moment de fermer la porte,

je vois les adultes qui me regardent et hochent la tête d'un air approbateur. Je m'agite sur ma chaise tandis que j'observe la secrétaire taper à la machine. J'ai l'impression d'avoir attendu une éternité quand M. Hansen m'appelle de nouveau. Mlle Woods et M. Ziegler quittent la salle des professeurs. Ils semblent contents, mais inquiets en même temps. Mlle Woods s'agenouille et me serre dans ses bras. Je pense que je n'oublierai jamais l'odeur du parfum dans ses cheveux. Elle me lâche enfin, et se détourne pour que je ne la voie pas pleurer. Maintenant, je me fais vraiment du souci. M. Hansen me tend un plateau-repas de la cantine. *Bon sang ! Il est déjà midi ?* je me demande.

J'engloutis la nourriture tellement vite que je n'en sens presque pas le goût. Je termine en un temps record. Bientôt, le principal revient avec une boîte de biscuits, il me conseille de ne pas manger trop rapidement. J'ignore ce qui se passe. Papa, qui vit séparé de maman, va peut-être venir me chercher ? Mais je n'y crois pas vraiment. Le policier me demande mon adresse et mon numéro de téléphone. Ça